

Rencontre entre
François GAUDUCHEAU

Réalisateur de films documentaires

&

Jean-Louis BONNAT,

*Psychanalyste, directeur du Master 2 de psychologie clinique et pathologique
à l'université de Nantes*

Laurence LE MEST

Psychologue

Vincent SPATARI

Comédien, metteur en scène

Le documentaire et moi

Le type de documentaire auquel je m'attache depuis des années puise son champ d'investigation dans le réel, mais il raconte avant tout une ou des histoires. Il les raconte au présent, avec leur déroulement dans le temps, leurs rebondissements, leur montée dramatique, leur inscription dans une histoire collective plus large. Il met en scène des personnages, principaux, secondaires, auxquels le spectateur s'attache et peut s'identifier; il découvre des vies singulières avec leur lot de souffrances et de bonheur; il filme les gens en train d'agir ou de réfléchir sur eux-mêmes; il se donne le temps qu'il faut sur place, pour capturer les événements, constater leur évolution.

Le but ultime du documentaire, comme de toute oeuvre d'art, c'est de s'essayer à donner une forme au monde. C'est donc une recherche de sens.

Face à une réalité qui m'intéresse, je cherche toujours à dépasser les images toutes faites car je sais bien qu'elles sont inexactes. Je sais, parce que la vie me l'apprend tous les jours, que si j'arrive à passer de l'autre côté du décor; dans une très grande proximité avec les personnes que j'ai choisies, si je m'attache à leurs histoires particulières avec un point de vue personnel, je vais obtenir une autre image, plus riche, une autre parole, plus inattendue mais plus réelle, plus proche, plus universelle et donc transmissible.

Un film documentaire a pour ambition d'explorer cette part du quotidien et d'intimité de la vie qui a trop rarement sa place à la télévision.

Le documentariste n'est pas dans le rôle de celui qui sait et qui condescend à faire partager son savoir avec le public.

Il est celui qui cherche à apprendre; celui qui a la chance de faire une rencontre ou un voyage et qui invite le spectateur à découvrir avec lui un personnage, un groupe, une oeuvre, un événement qui pour lui sont porteurs de sens.

Du coup, cette position permet au spectateur d'être de plain pied avec lui dans cette découverte.

François Gauducheau

" Une parole non programmée "

Pour cette édition 2008, intitulée "VÉRITES", le réalisateur nous présente son travail à partir de son documentaire " *Françoise, une mère orpheline* ".¹

Il nous raconte l'histoire d'une femme :

En 1964, Françoise a vingt ans. Elle vit chez ses parents, dans une petite ville de Loire Atlantique. L'entreprise familiale est florissante et fait de ses parents des notables. Cet été 64, elle part en vacances avec une copine en Corse, et vit une brève liaison avec un jeune homme. Seulement la vie bascule quand, au retour, elle découvre qu'elle est enceinte.

Sa famille tient avant tout à son honneur et à sa respectabilité, il est donc hors de question de garder l'enfant.

Françoise se soumet au commandement paternel (soutenu par la mère) et passe les quatre derniers mois de la grossesse, cachée dans une clinique.

Elle donne naissance à une petite fille.

" Je n'ai pas du tout vu mon enfant. La seule chose que j'ai apprise, c'est que c'était une fille. Après, on est venu me chercher comme si j'étais allée passer un week-end chez des amis."

Deux mois après son accouchement, devenue majeure, elle signe un procès verbal d'abandon.

Dans ce documentaire, le réalisateur revient avec elle sur les lieux de son internement, il la filme aussi dans la maison familiale où elle a vécu longtemps dans le déni de cette grossesse honteuse. Elle nous raconte l'histoire d'une grande solitude.

A 54 ans elle confie enfin son secret à une amie. Elle décide, ensuite, de consulter Sophie Marinopoulos, psychologue clinicienne, chargée de l'accueil et du suivi des maternités vulnérables au C.H.U de Nantes.

Parallèlement à cette rencontre, elle débute un travail d'écriture qui est publié aujourd'hui chez Hachette littérature, " *Ils m'ont volé mon enfant* ".²

Après des années de refuge dans sa chambre d'enfant, elle fait le pas de quitter le domicile familial et de s'ouvrir sur le reste du monde, petit à petit.

François Gauducheau a rencontré Françoise six ans auparavant : il s'agissait, à l'époque, de

¹ *Françoise, une mère orpheline*, 52 min – France 3 ouest et national - 2006, Aligal production

² *Ils m'ont volé mon enfant. Une affaire de famille* de France Prun, Hachette Littératures, collection essais et documents, 2005.

faire un film sur le thème générique de "*l'abandon*", en collaboration avec Sophie Marinopoulos. C'est dans ce contexte que lui est présentée Françoise qui devait faire une apparition dans le film. Le projet ne voit pas le jour, cela dit, il se tisse un lien entre le réalisateur et cette "*mère orpheline*".

C'est ainsi que six années durant il reverra très souvent Françoise et décide de faire un film sur son histoire.

Du côté du réalisateur, le tournage commence tranquillement, en suivant sa trame écrite. Tout se déroule selon l'ordre supposé des séquences, "*le discours de Françoise est bien huilé*".

L'entrée de la mère dans le film et la confidence qu'elle livre font point de bascule dans le film.

Françoise avait pourtant prié qu'on ne filme pas sa maman. L'espace du tournage au domicile familial devait se limiter à sa chambre, son antre.

Mais... la mère se met à jouer du piano et comme un jeu, Françoise demande au cinéaste de filmer sa mère au piano.

Surpris, loin du reste de l'équipe, seul, caméra à l'épaule, il répond à l'injonction, comme "*pour faire plaisir à Françoise*".

C'est alors qu'il risque cette question adressée à la mère : « *Avez-vous lu le livre de Françoise?* »

Il connaît la réponse. Elle lui avait déjà dit que « ça la faisait pleurer ». La mère se prête au jeu, elle se met à parler et Françoise rentre alors dans le champ de la caméra. Elle entame un petit dialogue avec sa mère et surgit cette parole de la mère révélant toute sa culpabilité: « *On n'a pas fait ce qu'on aurait dû.* »

Le film prend une autre trajectoire et pour le réalisateur c'est précisément ce moment qui donne toute la valeur au film. Sans l'ambivalence de Françoise qui, d'abord, empêche le discours maternel et qui finalement le rend possible, le film n'aurait été qu'un récit " bien huilé, une histoire qui tourne rond."

Par la suite, Françoise voulait absolument retirer cette prise, mettant en avant qu'elle était gênée par l'image de sa mère. Elle y voit une femme « *sénile, atteinte d'Alzheimer* ». Elle refuse de montrer sa mère « *raconter n'importe quoi* » ou encore elle craint les réactions de sa fratrie.

Le réalisateur trouve, bien au contraire, la mère très authentique et très lucide en cet instant où elle lâche cette parole, parole qui ne sera dite qu'une seule fois.

Il se bat, alors, fermement pour conserver ce moment inattendu mais essentiel au montage.

Le film terminé et diffusé, Françoise mettra du temps avant de reprendre contact avec François Gauducheau, alors qu'avant, ses visites étaient fréquentes.

Cela rappelle à Jean-Louis Bonnat, psychanalyste, « *ces patients qui ne reviennent pas après leur première séance, soit qu'ils ont honte de ce qu'ils ont dit, soit qu'il sont surpris, gênés par ce qu'ils laissent échapper, soit que cela les persécute* ».

Il y a donc dans ce travail un temps important avant le film, un instant de voir, l'idée d'une révélation qui se conclurait dans le moment d'un regard, "mis à nu" par les spectateurs.³

Jacques-Alain Miller dans son cours "*Les us du laps*" évoque l'évènement imprévu de la

³ Le temps logique chez Lacan dans le séminaire sur "*La lettre volée*" in *Ecrits*.

séance analytique comme un « *des noms du réel. L'évènement imprévu fait du sujet un dépourvu, il le met à nu. Dans la séance analytique, grâce à l'évènement imprévu, le réel a une chance d'apparaître* ». ⁴

Au fond, le tournage d'un film, comme une séance analytique est ainsi "*le lieu prévu pour que s'y produise l'imprévisible*" et François Gauducheau est très attentif au fait de cueillir ces petits « *accrocs imprévisibles* », témoignant ainsi de la fragilité de l'homme, il aime à rappeler que « *ce sont les failles qui font la grandeur des hommes !* »

C'est en se donnant - le temps qu'il faut sur place pour capter les évènements - qu'il saisit ces instants où « *l'esprit souffle où il veut* », pour échapper au semblant. Il vise un noyau de réel or cela ne se réalise pas d'un seul coup, il se réalise "*un par un*".

J-A Miller précise qu' « *aucun calcul ne délivre l'évènement imprévisible, même si le discours analytique est, pourtant fait de telle sorte qu'il admet l'évènement imprévisible, c'est à dire la défaillance du calcul* ». Le psychanalyste ne cherche-t-il pas à faire une bonne interprétation au bon moment ?

François Gauducheau sait provoquer cette " autre parole, plus inattendue mais plus réelle ".

Pour le film, "*Une mère orpheline*", l'échange avec la mère n'était pas écrit et pendant le tournage il laisse à Françoise la possibilité de maîtriser les choses. Or quand elle permet l'apparition de sa mère dans le film, la situation lui échappe à l'instant où le réalisateur pose la bonne question au bon moment et ouvre ainsi la voie au surgissement de la confession maternelle.

Le réalisateur met en place un dispositif qui évoque le temps de l'association libre et de ses effets de vérité. Quelque chose de la parole peut se dialectiser. Il accuse réception des témoignages. Par le biais de ses entretiens, du choix de l'endroit et du moment du tournage, les personnes choisies sont amenées à lui transmettre leur version d'un évènement et à exprimer leur vécu singulier. L'émergence d'une vérité propre à chacun est alors possible.

La question du temps est fondamentale, dans la mesure où le temps – que le réalisateur se donne sur place - c'est le temps nécessaire pour franchir la défense et découvrir ce qu'il supposait être déjà là. C'est bien dans la rencontre avec l'autre qu' une parole *vraie* pourra être rendue et un sens manifeste donné à ce qui n'en avait pas.

Le réalisateur "*filme les gens en train d'agir et de réfléchir*", puis par l'image il leur renvoie un bout d'eux-mêmes, comme une mise à nue. Certains ne veulent rien en savoir, d'autres voudraient participer au montage et décider de la diffusion des moments choisis.

Cela rappelle qu'en psychanalyse les effets de vérités ne proviennent pas d'explications verbales données par l'analyste, mais du remaniement du sujet opéré par le fait que sa propre parole lui est rendue par le psychanalyste.

Dans son travail, François Gauducheau évite les "*comment-taire*", il découvre en même temps qu'il fait découvrir.

Pour lui, « *le documentariste n'est pas dans le rôle de celui qui sait* ». Jean-Louis Bonnat pense qu'effectivement « *François Gauducheau est à l'opposé d'un reporter. Il ne montre pas. Il ne fait pas effet de ce qu'il montrerait, il laisse entendre plus qu'il ne dit de lui-même. Non qu'il s'efface... puisqu'il est dedans. C'est un transfert par le biais d'une - technique - à l'autre supposé du savoir de sa vie* ».

⁴ Extraits du cours de J-A Miller "*Les us du laps*" sur le thème de la séance analytique. Texte établi par Catherine Bonningue.

De son regard de metteur en scène, Vincent Spatari est frappé de voir comment Françoise semble maîtriser les choses, pour lui, « *elle mène le jeu* ». Certes ! Mais pour le réalisateur cela n'est rendu possible que parce qu' " il est là ". Les personnes filmées jouent le " je ", et cette " autre parole " obtenue est, pour Jean-Louis Bonnat, « *corrélative, dépendante du discours qui la suppose et qui cherche à le cerner* ».

On revient à Lacan qui nous démontre que la vérité de chaque homme, autrement dit, l'assertion subjective, est fondée sur l'anticipation d'une certitude sur sa vérité, c'est à dire en sachant à priori ce qu'est un homme, mais seulement dans la mesure où les hommes se reconnaissent entre eux et grâce à la crainte de se tromper si chacun n'anticipe pas cette réponse.

Il nous rappelle qu'il faut compter avec l'autre pour savoir ce qu'est un être humain.

Texte établi par Laurence Le Mest